

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedd

ABONNEMENT

\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

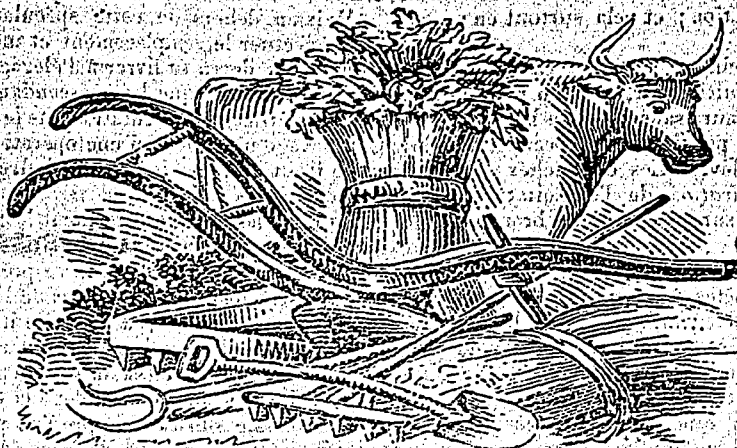
Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

ANNONCES

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " " etc. 2 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.



« La guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. »

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco.

CAUSERIE AGRICOLE

AUGMENTATION DES PRODUITS PAR LA RÉDUCTION DU NOMBRE DES BRANCHES D'EXPLOITATION

(Suite.)

Il y a quelques années à peine l'industrie manufacturière n'occupait qu'une position assez peu élevée, aujourd'hui les choses sont bien changées, elle est riche, elle est le centre où se rend la presque totalité des capitaux, elle produit vite et à bon marché, et réalise des profits considérables.

A quoi est surtout dû cet heureux changement? Nous n'hésitons pas à le dire, il est dû surtout à la simplification du travail. Du moment que chaque chef de manufacture s'est borné à une opération principale; du moment que chaque ouvrier a été employé exclusivement à un travail particulier, l'un et l'autre ont obtenu dans cette unique occupation une grande habileté dont le résultat immédiat a été une forte augmentation dans les profits, tellement que cette manière d'opérer est à peu près la seule reconnue comme capable de conduire au succès. Dans le monde industriel, cette simplification est bien connue sous le nom de *spécialisation du travail*.

Maintenant, puisque la spécialisation du travail a produit de si heureux résultats dans l'industrie manufacturière, pourquoi en serait-il autrement dans cette autre industrie beaucoup plus importante qui a nom l'agriculture? Cette dernière est déjà très compliquée et très difficile à exploiter lorsqu'elle est réduite à sa plus simple expression; à plus forte raison l'est-elle, lorsqu'on veut faire marcher de front toutes les branches de spéculation auxquelles elle peut donner lieu. Agissant sur des êtres vivants, animaux et plantes, ayant pour aide des agents en grande partie inconnus, l'agriculture ne peut être exploitée de la manière la plus convenable possible que par des hommes très-intelligents; plus intelligents même, on pourrait dire, que les maîtres d'une simple manufacture, car ces derniers n'opèrent que sur des matières mortes dont ils connaissent parfaitement la provenance et les moyens de transformation. Le cultivateur

ne possède pas tous ces avantages, très-souvent de profondes ténèbres enveloppent une partie de ses opérations, ses succès sont subordonnés à une foule de circonstances dont quelques-unes peuvent même anéantir en quelques jours ses espérances les plus fondées. Alors, n'est-il pas absolument nécessaire qu'il laisse le moins possible au hasard, qu'il fasse ses opérations avec les soins les plus minutieux? et quel moyen peut être plus propre à atteindre ce but que la réduction des branches de production, que la spécialisation du travail, en un mot?

D'ailleurs nous n'en sommes plus réduit à l'exposé simplement théorique des avantages que le cultivateur peut retirer de la réduction des branches de spéculation tant dans la production végétale que dans la production animale. Nous avons des exemples nombreux et concluants qui prouvent que la simplification de la culture paie mieux que nos exploitations à toutes productions et à toutes spéculations.

L'Angleterre, ce modèle des pays avancés en agriculture, nous donne une preuve complète des profits élevés que peut donner une culture simplifiée. Nous rapporterons les paroles mêmes de M. L. Moll: "Aucune agriculture, dit-il, prise dans son ensemble, n'est aussi simple que l'agriculture anglaise; aucune n'est plus parfaite ni plus lucrative. Là on trouve des fermes où on ne produit que du mouton; d'autres où on ne produit que du lait, qu'on vend tout en nature ou tout sous forme de beurre, ou tout sous forme de fromages; d'autres encore, où l'on se borne à l'élevage des bêtes bovines, puis des fermes qui ne font que l'engraissement de bœufs et de génisses, etc., etc."

Mais le producteur exclusif de mouton, ou de lait, ou de beurre, ou de fourrages, ou de viande de bœuf ne peut vendre qu'une seule espèce de denrées animales, alors il est forcé d'acheter une foule de matières de première nécessité que sa culture ne lui donne pas. D'où vient donc, dans ce cas, les profits énormes que le cultivateur anglais obtient sur sa ferme? Simplement de la réduction des branches d'exploitation. Il pénètre ainsi dans une foule de petits mystères qu'une longue et constante observation lui fait éclaircir et il en profite pour dimi-

nuer le prix de revient de sa marchandise. Voilà le secret.

Plusieurs autres pays sont dans le même cas que l'Angleterre, et l'on remarque que ce sont toujours les plus riches et les plus avancés en agriculture.

D'après les magnifiques résultats obtenus dans ces contrées, nous ne pouvons pas faire autrement que de proclamer, comme règle générale et presque comme condition absolue de succès dans la culture, la simplification, c'est-à-dire la réduction du nombre des branches d'exploitation; et cela surtout en ce qui concerne l'entretien du bétail.

Ce n'est pas une affaire de climat, ce n'est pas même une question de débouchés. Le cultivateur, tout en restreignant le nombre de ses spéculations, aura sans doute le bon esprit de se livrer à celles qui, dans la position qu'il occupe, doit lui rapporter les profits les plus élevés. Les débouchés n'ont aucune influence sur la simplification de l'exploitation, quoiqu'ils en aient une très-grande sur le choix des branches que l'on voudra exploiter.

Maintenant on nous citera peut-être quelques fermes où l'on exploite avec succès les bêtes à cornes, les moutons les porcs, et même quelquefois les chevaux, où l'on se livre tout à la fois à l'élevage, à l'entretien et à l'engraissement; où l'on produit du lait, des jeunes animaux et de la viande. Nous ne contestons pas que la chose peut arriver dans des circonstances exceptionnelles. Mais pour peu que chacune de ces branches ait une certaine importance, le maître ne pourra pas exercer partout la surveillance nécessaire au succès complet, même en lui supposant une activité extraordinaire. Alors, il est forcé de s'en remettre à des employés qui très-souvent n'apportent pas dans l'exécution des opérations le soin qu'ils auraient accordé si le maître avait pu contrôler leur travail. En supposant même que ces employés ont à cœur le succès de l'entreprise, c'est toujours se mettre dans une position fautive que de dépendre entièrement des autres, d'être quelquefois forcé de subir des manquements, des insolences, sous peine de voir des personnes indispensables abandonner un service important.

Le cultivateur qui n'exploite qu'une ou deux branches principales, se trouve dans une meilleure position, il est plus indépendant, peut se passer plus facilement des personnes qu'il emploie. Il acquiert lui-même dans chaque branche d'exploitation une expérience qui lui permet de faire prévaloir ses opinions partout. Il peut punir une insolence par l'expulsion même d'un employé important, sans que la spéculation n'en souffre.

Cependant, lorsque nous conseillons la simplification de la culture, nous ne voulons pas recommander une ou deux spéculations seulement à l'exclusion de toutes les autres. Au contraire, nous les considérons uniquement comme des opérations principales, auxquelles le maître devra attribuer la plus forte part de son capital, au succès desquelles il devra travailler avec le plus de persistance. Mais à part celles-là, il peut et même il doit introduire dans sa culture certaines autres branches de spéculation d'une moindre importance et qui n'y occuperont qu'un rang secondaire.

Ces spéculations accessoires sont dans la plupart des cas, absolument nécessaires à l'entretien des branches principales, à l'utilisation complète de tous les produits de la ferme et même de certains déchets que quelques espèces animales refusent, tandis que d'autres les consomment avec avidité.

Ainsi, pour faire saisir complètement notre pensée, en donnant un exemple pratique, supposons que le cultivateur, après avoir étudié les circonstances générales de la contrée, et les circonstances particulières de la localité où il est placé, reconnaisse que la fabrication du beurre est la spéculation qui lui paraît la plus lucrative. Il devra, tout d'abord se pourvoir d'un troupeau assez nombreux de bonnes vaches laitières, choisies

parmi celles qui se recommandent par la richesse de leur lait. Lorsque ce choix aura été fait, produire une forte quantité de lait riche, entretenir son troupeau sur de gras pâturages, recueillir la crème avec un soin minutieux, la conserver en bon état, suivre, pour le beurre, les meilleurs procédés de fabrication, en un mot, livrer au commerce un produit abondant et de première qualité, c'est à quoi il devra viser sans cesse, voilà son occupation, sa spéculation principale.

Mais en dehors de cette spéculation, afin de la compléter, pour effectuer le remplacement et même l'amélioration de son troupeau il devra se livrer à l'élevage, produire des jeunes sujets plus qualifiés que leurs ascendants si faire se peut et plus en état d'utiliser l'alimentation que le bétail reçoit dans la ferme. Cet élevage n'est ici qu'une opération secondaire, très-importante il est vrai, mais à un moindre degré que la fabrication du beurre.

De plus, les bêtes qui forment le troupeau vieillissent et la lactation devient insuffisante, alors, il faut les réformer; et le moyen le plus applicable qui se présente à l'exploitant c'est l'engraissement et la fabrication de la viande. Voilà encore une spéculation accessoire, à laquelle il devra apporter tous ses soins, afin que la viande revienne au plus bas prix possible.

Enfin, la laiterie laisse des déchets qui ne doivent pas être perdus. Le lait dont on a enlevé la crème, les eaux de lavage sont autant de substances que l'on peut utiliser avantageusement pour la nourriture des porcs jeunes et vieux. On peut donc encore se livrer à l'élevage des porcs et même à leur engraissement, si on a le moyen d'ajouter aux déchets de la laiterie une petite quantité de grains et de racines. L'élevage et l'engraissement des porcs est donc ici une opération importante qui ne vient qu'en second lieu pour permettre l'utilisation des produits de la ferme.

Bon nombre de cultivateurs mêmes prétendent que l'entretien et l'engraissement des porcs ne sont très-lucratifs que dans le cas particulier où la laiterie peut fournir une portion considérable de la nourriture de ces animaux. Ces cultivateurs ont pour habitude de ne garder que juste le nombre de porcs nécessaires à l'utilisation des déchets: le prix de revient de leur viande étant alors très-peu élevé, les profits que nécessite cette spéculation accessoire sont d'ordinaire très-considérables.

REVUE DE LA SEMAINE

La timidité, la faiblesse de caractère, la crainte de déplaire à certains personnages qui exigent qu'on fasse des concessions, qu'on n'admette pas dans la pratique l'application rigoureuse de certains principes ou de certaines conséquences de ces principes, ne sont pas les seules causes de l'accroissement et de la propagation du modérantisme; il faut encore mentionner la routine, les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés et politiques. Des ménagements outrés dans les termes, les formes du langage, la manière de s'exprimer ne contribuent pas peu encore à favoriser la mauvaise herbe du modérantisme.

La routine exerce un fâcheux et déplorable empire. On s'est habitué à voir aller les choses de telle et telle façon; on s'est fait une manière d'agir en harmonie avec ces façons d'aller, et l'on finit par se convaincre que tout est nécessaire et essentiel dans les engrenages et les rouages du système existant. Que quelqu'un se présente, qu'il ose dire et qu'il démontre, même avec une évidence mathématique, que beaucoup de ces choses que l'on affectionne sont radicalement mauvaises, qu'elles sont des abus en opposition manifeste avec les vrais principes, avec la discipline et l'enseignement de l'Eglise, on se récrie et l'on annonce en gémissant qu'une nouvelle secte se produit et qu'elle

veut tout bouleverser dans la religion. On ne veut rien examiner ni discuter sérieusement, et l'on rejette toutes les meilleures raisons en disant que la machine, ayant bien fonctionné dans le passé, fonctionnera bien encore telle qu'elle est dans l'avenir. " Nos pères étaient sages, dit-on ; n'allons pas contre leurs traditions. " Les Scribes et les Pharisiens faisaient justement les mêmes observations à Notre-Seigneur qui leur répondit : " Mais pourquoi transgressez-vous les préceptes divins à cause de vos traditions ? "

En face de vérités trop évidentes pour qu'ils puissent les nier, nos routiniers, désireux de se débarrasser des devoirs qu'elles imposent, s'ingénient à les plier dans leur sens autant que possible, à les diminuer, à les amoindrir, et, s'ils ne le peuvent pas, ils en appellent à la paix qui va être troublée, à la charité qui va être blessée, si ces vérités sont proclamées trop haut et finissent par amener des modifications dans les rouages de la machine. Dès lors, ils n'ont plus à cœur qu'une chose : eusevelir dans le silence et l'oubli les vérités importunes qui dérangeraient leur petit ménage et leurs petites affaires, et ils s'appliquent à cela avec autant de zèle que s'ils travaillaient réellement pour la plus grande gloire de Dieu. Ils ont des approbateurs et des imitateurs. *Cæci sunt et duces cæcorum* : ils sont aveugles et conduisent des aveugles.

Dans ce siècle de progrès où l'on répète sans cesse qu'il faut se débarrasser des vieilleries ridicules d'un autre âge, il n'y a qu'un épanouissement qu'on redoute, le seul nécessaire pourtant, l'épanouissement de la vérité pleine et entière. Plus on retient cette vérité captive et plus on marche dans les ténèbres en se heurtant contre des blocs de matière, plus on est convaincu qu'on mène les affaires habilement. Hélas ! si l'on redoute tant que la lumière se fasse, c'est que les œuvres qu'elle doit éclairer sont condamnables. *Dixerunt homines mugiis tenebras quam lucem, erant enim eorum opera nulla* ; parce que leurs œuvres étaient mauvaises, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, dit l'apôtre St. Jean. Ce texte mérite d'être sérieusement et profondément médité.

Les préjugés contribuent aussi puissamment que la routine à faire régner le modérantisme et à le perpétuer. On rencontre des hommes dont la tête est si singulièrement construite qu'il suffit qu'une doctrine soit enseignée par une école franchement catholique pour qu'ils la rejettent et passent aussitôt condamnation sur elle. A les entendre, à les voir agir, on dirait qu'ils ont la haine instinctive de la vérité. A quoi cela tient-il ? Aux préjugés. Ils ont accepté de confiance les injustes et très-fausse appréciations qu'un auteur ou qu'un interlocuteur de mauvaise foi leur a données de certains écrivains, catholiques dévoués et instruits, et, appuyés sur ce fondement, très-peu solide en soi, ils ne veulent plus bouger. Crédules jusqu'à la simplicité tout d'abord, ils deviennent têtus à désespérer, car l'amour-propre leur a logé cette idée dans le cerveau, qu'ils se sont fait eux-mêmes leur opinion et qu'elle est des mieux motivées. De l'aversion qu'ils ont conçue pour ces écrivains et leur école, ils passent facilement et naturellement à l'aversion des doctrines que ceux-ci professent. Inutile désormais de vouloir leur faire entendre raison là-dessus.

Déraisonnables dans leurs antipathies, les hommes, dont nous nous occupons, ne le sont pas moins dans les sympathies qu'ils étalent complaisamment en faveur de tels autres écrivains. Un rien les a prévenus contre une école franchement catholique ; un rien aussi les passionne d'admiration pour une école dont les tendances sont dangereuses ou au moins équivoques : ils s'en font les disciples très-fervents. Ainsi fixés dans le camp qu'ils croient avoir choisi, mais dans lequel en réalité ni le bon sens ni la raison ne les a placés, ils se nourrissent uniquement des doctrines de leurs maîtres et ne veulent pas qu'on leur con-

seille de toucher à autre chose. Leur en faire la simple proposition les irrite presque. Qu'on ne leur demande point d'étudier, de lire au moins quelques-unes des pages écrites par ces catholiques qu'ils appellent exagérés, fanatiques, qu'ils abhorrent sans aucunement les connaître ; ils s'y refuseront avec une opiniâtreté décourageante et finiront par alléguer qu'ils n'ont nul besoin de voir les choses de plus près ; qu'à priori ils soupçonnent tout ce que peuvent dire ces catholiques.

A ceux qui ne partagent pas leur manière de voir et qui les combattent, ils ne se hâtent pas de répondre, ils l'évitent autant qu'ils peuvent ; leur tactique est de mettre tout en œuvre pour leur imposer silence. Ils persécutent donc, un peu directement parfois, le plus souvent sans paraître y toucher. Dans l'ombre, ils ourdissent des trames et commettent mille petites iniquités contre leurs contradicteurs, car à leurs yeux tout ce qui va à l'encontre de leurs idées tend à troubler l'ordre et la paix, à blesser la charité et porte atteinte à la religion.

Si parfois ils se lancent dans une discussion, ils n'y mettent ni franchise, ni loyauté. Ils discutent, non pas comme il est permis et comme c'est un devoir de le faire, dans le seul intérêt de la vérité et de la justice, mais avec le parti pris de ne se rendre sur aucun point, d'avoir toujours raison ou mieux de paraître avoir toujours raison. Ils dévoreraient tout : contradictions, non sens, absurdités, plutôt que d'admettre que leurs adversaires ont la vérité pour eux. Complètement à bout d'arguments, même des plus pauvres, ils ne mettent pas bas les armes, mais ils recourent aux injures, aux insultes, aux outrages ; ils feraient même brûler à petit feu, s'ils le pouvaient, l'impertinent qui les a acculés dans une impasse.

Tels sont les procédés de nos modérantistes que dominent les préjugés et de mauvaises petites passions. Ils sont très flexibles, fort radoucis, faiseurs de courbettes en présence des ennemis déclarés de la religion ; ils les ménagent beaucoup ; mais ils sont sans miséricorde pour les importuns qui affirment carrément la vérité et qui veulent maintenir ses droits intacts. Que Dieu ait pitié d'eux et qu'il daigne les éclairer. *Cæci sunt et duces cæcorum*.

Rien de nouveau à noter depuis notre dernière Revue, pas même à propos des séances du Parlement fédéral.

Depuis l'ouverture du Concile, tous les catholiques bien pensants ont eu à gémir sur plusieurs correspondances romaines adressées au journal parisien, le *Français*, que Mgr. d'Orléans affectionne d'une façon particulière. Les indiscretions, les faits déguisés et présentés sous un faux jour, les propos peu respectueux à l'égard de Pie IX et du Concile, quoique sucrés autant que possible, y fourmillent. Il est aisé de voir là la continuation d'une honteuse intrigue qui a toujours les mêmes chefs. Une lettre que le saint et savant évêque de Laval, Mgr. Wicart, écrivit de Rome, à la date du 7 février, à M. Descars, rédacteur de la *Semaine religieuse* publiée dans son diocèse, jette un nouveau jour sur ces menées et révèle des choses bien tristes, relativement à Mgr. d'Orléans. M. l'écrivain du *Journal de Québec*, si perspicace et d'une science théologique si remarquable, fera bien de lire cette lettre et de la méditer un peu ; la voici :

" Il est toujours question dans le diocèse de Laval de Mgr. Dupanloup. Eh bien ! il faut en fuir. Je déclare ici devant Dieu, et prêt à paraître à son jugement, que j'aimerais mieux mourir, tomber mort sur le champ que de suivre l'évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et où l'autorité qu'on lui suppose entraîne une partie de mes diocésains. Vous ne savez pas ce qu'il fait, vous ne savez pas ce qu'il dit ici, ni ce que font et ce que disent ses adeptes. Moi, je le sais, je l'entends de mes propres oreilles, je le vois de mes yeux. Non ; plutôt mourir à l'instant même que de prêter la main à ces desseins et à ces manœuvres inqualifiables ! Je le dis et je le

répèterai à mon dernier soupir.

Je demande, je veux, mon cher directeur, que ces lignes soient intégralement insérées dans votre plus prochain numéro. Je l'exige et j'en prends toute la responsabilité sur moi seul. Si, après cela, je ne puis plus reparaitre à Laval, je demanderai très-humblement au Très-Saint Père la permission de mourir à Rome.

Adieu, mon cher monsieur Descars. Puisse cet écrit avoir tout le retentissement possible dans mon diocèse. Pour le dehors, je ne m'en occupe point ni n'en ai aucun besoin.

Adieu ! tout en Dieu et pour toujours.

† Casimir-Alexis, Evêque de Laval.

A Monsieur l'écrivain du "Journal de Québec"

Monsieur,

Il y a longtemps que nous échangeons des paroles, et malheureusement il y a longtemps aussi que nous n'en sommes plus aux compliments. Je sais que vous direz toujours que c'est ma faute. Cependant, si vous vouliez bien me relire, revoir surtout les premiers écrits où je vous ai combattu à propos de l'infailibilité, vous seriez forcé d'avouer que je n'ai touché qu'à la seule question dogmatique, et que je me suis fait un devoir d'écarter tout ce qui de près ou de loin pouvait blesser votre personne. Vous n'avez pas paru le comprendre dans le temps, Monsieur, et vous vous êtes rué sur moi bien plutôt en *vieil athlète* qu'en *vieil ami*. Vous ne m'avez pas ménagé les gros mots, les insinuations perfides, les fausses imputations, voire même les outrages.

Si l'on croyait ce que vous avez débité sur mon compte, car vous avez vite mis de côté la question dogmatique, origine du débat entre nous, pour en venir aux personnalités les plus injurieuses, je serais un prêtre scandaleux et je mériterais de porter le poids de l'indignation publique. Ma conscience me dit pourtant, et tous ceux qui me connaissent peuvent certifier que rien dans ma conduite, soit privée, soit publique, ne vous autorisait à vouloir me perdre de réputation. Je vous ai contredit, Monsieur, il est vrai ; mais, ne saurait-on le faire sans que le cas fut pendable ? Par vos étranges procédés, vous m'avez constamment refusé un droit que vous êtes forcé de reconnaître aujourd'hui, celui de discuter vos écrits.

Il ne vous a pas suffi de tenter de me flétrir ; vous avez de plus odieusement calomnié tous les dignes prêtres du Collège de Ste. Anne, en informant votre public que des *divisions scandaleuses* régnaient parmi eux. Et quand on songe que c'est une simple divergence d'opinion, fort insignifiante au fond, qui a servi de point de départ à une aussi grave accusation, on n'en revient pas. Aujourd'hui, vous croyez devoir adoucir un peu vos expressions ; vous ne parlez plus que de *tiraillements* dont je suis toujours, paraît-il, la cause principale. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que vous êtes fort injuste en tout cela. Vous allez même jusqu'à évoquer des *tiraillements* passés, dont je ne contesterai pas l'existence, dites-vous. Je n'ai rien à voir à ces tiraillements, et vous voudrez bien interroger sur ce chapitre d'autres que moi, puisqu'alors je n'étais pas à Ste. Anne.

Quant aux prétendus *tiraillements* actuels, que vous finissez par reconnaître comme étant bien peu de chose, était-il nécessaire, était-il même chrétien d'en informer le public et de les représenter sous les couleurs les plus sombres en même temps que les plus fausses ? Vous, Monsieur, qui avez passé la majeure partie de votre existence au sein des assemblées délibérantes, pouvez-vous donc trouver extraordinaire et scandaleux que les avis soient différents dans un comité de rédaction ?

Dans vos comités de la Chambre, êtes-vous toujours tous du même avis, et n'admettez-vous pas, quand les sentiments sont partagés, que ceux de la majorité l'emportent sur ceux de la minorité ? Je vous ferai encore une autre considération. Si voir deux prêtres différer d'opinion sur un point vous scandalise, veuillez vous rappeler que Mgr. d'Orléans, faisant à la grande majorité du Concile la triste opposition que l'on sait, ne cessa pas de vous édifier.

Toujours à propos de ces *tiraillements*, vous écrivez la phrase suivante : " Pourquoi, dans le Conseil d'agriculture, a-t-on reproché à M. Pilote d'avoir signé de son nom des documents, lorsqu'il se disait en désaccord avec les sentiments qui y étaient exprimés ? " Ici, Monsieur, je ne vous comprends pas, et je suis prié par plus d'un confrère de vous demander des explications là-dessus, M. l'abbé Pilote niant formellement ce que vous avancez.

Vous soutenez toujours, Monsieur, malgré les preuves qui ont été données, que la rédaction de la *Gazette* et le Collège ne font qu'un. La raison que vous faites valoir, c'est que " les membres du comité de rédaction se composent du personnel du Collège. " Souffrez que je vous dise que vous faites erreur ici. Sur douze prêtres, composant le personnel du Collège, quatre seulement font partie du comité de rédaction, et encore ces quatre ne sont-ils pas tous de la corporation.

Je vous dirai maintenant un mot, Monsieur, de ces expressions mal sonnantes, emportées, violentes, etc., que vous me reprochez. Je crois m'apercevoir que vous êtes fort sensible en tout ce qui vous concerne, et que vous n'y regardez pas d'aussi près quand il s'agit de votre prochain. Je ne dissimulerai pas que je vous ai dit des choses passablement dures. Mais aussi, Monsieur, veuillez donc me donner les raisons pour lesquelles vous vous êtes mis dans le cas de les mériter. Pratiquant à mon égard ce que vous avez pratiqué à l'égard d'une foule d'autres, depuis que vous maniez la plume, et ce dont vous ne vous êtes jamais corrigé, quoi qu'on vous ait dit, vous avez ramassé toutes vos forces pour me salir. Or, sachez, Monsieur, que ma réputation vaut la vôtre et que je dois la défendre, en montrant ce que vous êtes, c'est-à-dire en vous sacrifiant, si vous m'attaquez injustement. J'ai été bien loin cependant d'user de toutes les armes que j'avais en main pour vous combattre, et dont j'aurais pu me servir légitimement. Je n'ai considéré que les attitudes que vous avez prises en ma présence ; j'ai dit ce qu'elles étaient, je les ai appelées par leur nom. J'ai aussi qualifié certains propos que vous m'avez tenus, et vous n'avez pas à vous plaindre si les qualifications sont justes. Pour ne citer que les plus innocents d'entre ces propos, ne m'avez-vous pas constamment répété que moi, prêtre, je ne devais pas m'occuper de questions théologiques, parce que je n'y entendais rien, et que mon fait était de parler engrais, fumier, bergerie, poulailler et porcherie. Vous accompagniez ces dires de beaux dédains, et vous vous proclamiez sévère, mais juste à mon endroit. Ainsi donc, ce n'est pas ma faute, mais la vôtre, si je vous ai déplu par mes paroles. Votre position sociale, comme la bonne éducation, exigeaient que vous fussiez plus réservé ; vous ne l'avez pas été et vous en avez subi les justes conséquences.

Il ne vous sied donc pas, Monsieur, de poser maintenant en victime comme vous faites, de feindre le persécuté. Après avoir épuisé contre moi tous les moyens illicites d'attaque et de défense, mauvaise foi et malhonnêteté, pardonnez-moi ce franc parler, vous croyez faire passer l'éponge sur vos actes en prenant pour le quart d'heure des allures plus modérées. Vous ne remédiez guère au mal par là. Il eut fallu être modéré dès le principe.

Vous invoquez souvent les bienséances sociales que je ne respecte pas, dites-vous. Or, veuillez vous rappeler, Monsieur,

que vous en êtes encore à observer vis-à-vis de moi celles qui sont les plus élémentaires. Depuis que nous sommes en discussion tous les deux, vous ne m'avez pas encore gratifié, pas une seule fois même, du titre de *Monsieur*, qu'un homme bien élevé ne refuse pas au dernier de ses valets. Entre nous, qu'il me soit permis de vous faire cette observation. Je ne tiens pas précisément à ce que vous m'appeliez *Monsieur*, mais puisqu'il est question de politesse, il est bon de ne pas passer ce détail sous silence.

Vous parlez encore, Monsieur, de la valeur des mots. Je suis bien fâché d'avoir à vous l'avouer, mais nul ne la connaît moins que vous. À mes yeux, cette ignorance diminue votre culpabilité; mais votre public, lui, a besoin qu'on l'éclaire.

Je me crois obligé de vous déclarer ici que je regrette une phrase du dernier article que j'ai écrit à votre adresse et auquel vous n'avez pas encore répondu. J'ai dit que vous vous rouliez dans la boue, préliminaires obligés des êtres de votre espèce. Ce que je regrette dans cette phrase, ce n'est pas la chose que j'ai voulu exprimer, mais l'allusion au nom que vous portez, allusion que je n'ai pas eue en vue. Je sais que jouer sur votre nom n'est pas un argument; en conséquence, je passe condamnation sur ma phrase comme étant mal bâtie.

Vous me demandez les preuves du dessein que vous avez formé de tuer la *Gazette*. Relisez-vous attentivement, Monsieur; vous les trouverez dans vos propres écrits.

Quant à la persécution dont j'ai parlé, vous la niez carrément. Cependant, je connais les menaces faites par certains catholiques qui jouent un rôle important dans l'administration. Vous-même avez écrit, Monsieur, que le premier ministre de Québec sentait le besoin de retirer au Collège ses appropriations. Je n'ai donc pas parlé à la légère, comme vous le donnez à entendre. Sur ce sujet, je n'ai à dire que ceci pour aujourd'hui: On se justifie difficilement devant le peuple, quand est arrivé le moment de lui demander ses suffrages, des persécutions exercées contre les maisons ecclésiastiques.

Il est temps d'en finir. Veuillez croire, Monsieur, que je ne vous en veux pas personnellement, et que vos défauts seuls me déplaisent.

LE RÉDACTEUR DE LA "REVUE."

Des jeunes et des vieilles graines

Nous avons maintenant à dire quelques mots des graines jeunes et des graines vieilles, ou plutôt du mérite des unes et des autres. Sur ce point, les avis ont été de tout temps et resteront longtemps encore partagés.

Nous admettons, avec les horticulteurs, que les vieilles graines donnent communément des fleurs plus doubles, souvent plus larges, d'un coloris plus vif, comme cela se voit avec les cinéraires, par exemple, et des fruits meilleurs; mais, bien entendu aussi, des tiges plus faibles.

Nous voulons bien croire que des graines d'un certain âge nous donneront plus de gousses et moins de fautes que des graines de l'année.

Nous reconnaissons aussi que les plantes provenant de semences jeunes sont plus sujettes à filer et à s'emporter que celles provenant de graines âgées.

Nous reconnaissons que les graines âgées sont plus propres que les autres à donner des variations.

Mais nous n'allons pas plus loin. Pour tout ce qui regarde l'abondance des feuilles et la vigueur des tiges, nous préférons la jeune graine à la vieille. La nature la préfère également, puisqu'elle n'en emploie pas d'autres pour la multiplication de ses plantes, et qu'elle recommence tous les ans ses semis avec la graine de l'année. Si nous invoquons ce fait avec empressement,

c'est que nous aimons à nous rencontrer, avec elle, à la copier, à nous étayer avec autorité, et que nous ne nous sentons réellement fort que quand elle endosse la responsabilité de notre manière de voir.

Si nous avions à faire des fleurs doubles, nous aurions recours à des semences vieilles et décrépitées.

Si nous avions un terrain trop sujet à la verse des céréales, nous y sèmerions volontiers du froment de deux ou trois ans.

Nous n'hésiterions pas non plus à planter des haricots, des pois, des fèves, des lentilles de deux ans, dans l'espoir d'obtenir plus de gousses et moins de fines qu'avec les graines de l'année.

Nous sèmerions volontiers aussi de la vieille graine, en vue d'obtenir des variations, puisqu'elle en produit plus que la jeune.

Mais dans tous les autres cas, et surtout lorsque nous avons à faire de la feuille en abondance, nous ne voulons que la semence fraîche. On va peut-être nous objecter, que certaines semences fraîches sont d'une levée plus difficile qu'à l'âge de deux ou trois ans.

À nos yeux, la jeune graine lève mieux et donne des plantes plus vigoureuses et plus robustes que la vieille. L'inconvénient que l'on reproche à ces plantes, celui de s'emporter en assez grand nombre, provient tout simplement de ce que nos jeunes graines ne sont pas récoltées avec soin. Celles-ci sont bien conformées et ne montent pas; celles-là sont incomplètement développées et produisent en conséquence des plantes défectueuses, incapables de se soutenir plusieurs années de suite et se mettent à fleurs dès la première. C'est un signe de fragilité, rien autre chose.

Sans doute, les graines âgées ne sont pas mieux choisies que les précédentes, mais celles qui sont défectueuses, mal conformées, qui eussent monté si on les avait semées tout de suite, meurent dans le sac en vieillissant et ne nous rendent pas témoins de leurs infirmités. Il n'y a que les robustes qui survivent; les jardiniers le savent si bien, qu'ils sèment toujours clair les graines jeunes, et toujours dru les graines vieilles. Dans le premier cas, tout lève, le bon, le médiocre, et le chétif; toutes les graines se mettent en route au risque de ne pas arriver indistinctement au but et à l'heure; dans le second cas les robustes germent seules.

Si nous choisissons bien nos graines à la récolte, la levée serait complète avec les vieilles comme avec les jeunes; seulement, les vieilles donneraient des plantes plus délicates, plus faibles que les jeunes.—P. JOIGNEAUX.

Existence des sources souterraines.—Signes

L'observation des phénomènes qui doivent conduire à la découverte d'une source, dit un auteur, a lieu en hiver, et pendant l'hiver au moment des plus fortes chaleurs.

Si, pendant l'hiver, ajoute le *Journal du Cultivateur*, lorsque la terre est couverte par la neige, vous remarquez des places où la neige ne peut pas tenir, où le gazon même perce sous la neige; si, par un temps sec et serein, vous observez au même lieu et dans le même temps une espèce de vapeur, placez un pieu à cet endroit, afin d'opérer plus tard des recherches, car il est probable que vous y trouverez de l'eau.

Au moment du printemps, remarquez les endroits où la neige font le plus vite, où la verdure apparaît la première et la plus foncée, et, si les oiseaux d'hiver viennent se grouper sur ces places, vous croirez à la présence d'une source.

La rosée aux environs des lieux qui en sont habituellement privés, la présence du givre à la fin de la saison, servent également d'indice.

Pendant l'été, lorsque toutes les plantes se fanent et jaunissent, cherchez si quelque lieu plus favorisé ne présente pas un aspect

plus riant, une végétation plus vive; ayez alors bon espoir de trouver de l'eau.

Si, dans les champs, les blés poussent beaucoup en herbe, s'ils tallent sans monter en graine, si la pousse plus verte est plus petite et plus frêle, si cette herbe coupée repousse promptement, on peut encore trouver de l'eau à cette place.

La présence de certaines plantes, de certains arbres qui aiment l'humidité, qui se développent avec force dans un sol qui ne paraît pas leur convenir, indique encore une source souterraine. La présence de l'aune, du saule, des osiers, du jonc, des roseaux, du lierre terrestre, du trèfle d'eau; enfin, si les plantes qui viennent plus habituellement dans les marais, vivent facilement dans d'autres lieux, elles servent encore d'indice.

Les endroits où le matin, avant le lever du soleil ou après son coucher, en un soir serein, vous observez des vapeurs humides ou bleuâtres, si vous regardez l'horizon en vous couchant à terre; des vapeurs qui s'élèvent à certains endroits ou des places plus particulièrement mouillées de la rosée, marquent encore la présence de la source souterraine.

D'autres indications générales conduisent encore à la découverte des eaux souterraines: par exemple, si la terre où l'on creuse est plus humide dans une place que dans l'autre; si l'on voit s'y amasser un peu d'eau par le repos, si l'on voit de l'argile bleue ou plastique située plus ou moins profondément, on peut espérer de rencontrer l'eau sous cette argile; dans les pays où le terrain est granitique, après une couche de sable nommée arène, on trouve l'argile et presque toujours de l'eau sous cette argile.

Les recherches faites par les temps de chaleur sont les plus utiles, car elles indiquent les sources qui sont les moins disposées à tarir par la sécheresse.

Différents auteurs ont conseillé divers moyens d'essai. Bëlidor voulait qu'on creusât la terre à quelques pieds de profondeur, qu'on descendit une cloche de ver ou de métal, dont le fond serait garni d'une éponge ou de laine et selon les cas d'humidité que ces corps présentent, on peut en inférer de la présence d'une source. Les Norwégiens emploient fréquemment ce moyen.

D'autres ont conseillé de placer sur un pivot, le soir et pendant l'été, à trois pieds environ de la terre, une aiguille de quatre pieds et demi de longueur, sur une largeur et une épaisseur de 1 pouce faite d'un morceau de tilleul bien desséché, et de l'y laisser jusqu'au lendemain. Le côté qui est le plus gonflé est celui qui indique la présence de l'eau.—DE FAY (*Revue du Commerce*).

Epdandago d'engrais

Le moment où les sols sont encore gelés est toujours propice pour déposer les fumiers, en tas dans les champs. La rigueur de la température empêche les sels ammoniacaux de se dégager, et on attend sans inquiétude le dégel pour opérer l'épdandage. Cette opération s'opère dans les meilleures conditions lorsque la terre, boursoufflée par le dégel, a rejeté son excès d'humidité et peut être foulée par les pieds des ouvriers pour diminuer son état de division et d'ameublissement.—*Gazette des Campagnes de Paris*.

Marnages et amendements

Cet état de la terre après la gelée est également précieux pour mélanger les amendements et les marnes qu'on veut incorporer au sol pour en modifier la composition.— Les mottes se pulvérisent pour ainsi dire, sans effort sous l'action du soc de la charrue, ou mieux encore, sous celle des pattes du sacrificeur, et le mélange se fait avec beaucoup moins d'effort que dans toute autre circonstance.—*Gazette des Campagnes de Paris*.

Alimentions des volailles.

La nourriture de la volaille peut être d'une assez grande simplicité, lorsque celle-ci, une fois adulte, est destinée à parcourir des cours de ferme ou des basses-cours, car alors elles peuvent trouver des germées à demi-digérées, des détritus de toutes sortes et d'innombrables insectes qui contiennent les fumiers.

Alors la nourriture à leur donner peut être simple, c'est-à-dire qu'on peut se borner à l'emploi d'une ou deux espèces de graines, et, de temps en temps, de quelques farineux.

Les criblures de granges, l'orge, le petit blé, l'avoine, le sarrasin, le maïs, peuvent, isolément ou réunis, former, dans beaucoup de pays, la base de la nourriture. On donne, de temps à autre, quelques pâtées de pommes de terre, de rebut et de résidus de farines de toutes sortes, tels que remoulage, orge cassé, son à l'eau ou lait caillé. On ajoute de la verdure, comme des restes de choux, salades, bettes, navets et autres, nécessaires surtout aux époques de la ponte et de la mue.

On peut, et on doit rationner les poules, pour les forcer, à certaines époques, de trouver une partie de leur nourriture, qu'il faut augmenter ou diminuer suivant leur nombre; mais il est indispensable de les gorger pendant les époques de production. L'abondance des pontes compensera amplement la dépense. C'est seulement pendant les temps de repos qu'on peut ménager; mais il faut que les poules aient, constamment et largement, de quoi se suffire; autrement, les sujets dépériraient et l'espèce s'abâtardirait. Il est bon de remarquer ici que la variété et le choix de la nourriture ne sont pas seulement utiles à la santé des poules, mais qu'ils entretiennent la finesse de la chair, la précocité et la disposition à prendre la graisse.

Tout cela est également applicable aux poules parquées, sans cependant que la nourriture doit être augmentée au lieu de pouvoir être diminuée. Il est facile de concevoir que des animaux condamnés à ne jamais sortir d'un espace restreint, ne peuvent trouver sur leur terrain, bientôt exploité, les différentes substances nécessaires à leur nourriture et à leur hygiène. C'est donc par une grande variété de grains et de pâtées, et par une abondante distribution de verdure et de légumes crus ou cuits, qu'on pourra réussir à remplacer à peu près ce que les poules ne peuvent trouver en perdant leur liberté. L'oseille renouvelée, chez les pondeuses, la substance calcaire épuisée par une longue ponte.

Les poules, parquées ou non, pour être entretenues en bon état, ne doivent jamais être ni trop grasses ni trop maigres. Un des moyens de donner aux volailles parquées de la verdure sans qu'elles la gâchent, est de suspendre par de petites boîtes. Si l'on peut donner à ces volailles les résidus de betteraves des distilleries, l'orge des brasseries, les marcs de raisin, de pommes, il faut s'abstenir de leur procurer des vers, des hannetons, des viandes, du sang et autres aliments qui communiquent, à la chair et aux œufs, un goût nausabond, et contribuent à faire dégénérer les races fines.

Les substances qui leur conviennent le plus et donnent les meilleurs résultats sont le riz, le blé, le maïs, l'orge, le sarrasin, le millet, les patates, le son. Plus les grains sont pleins, bien mûrs et de bonne qualité, plus ils sont préférables. On doit se garder d'en donner qui seraient avariés, échauffés ou moisissés. Le riz seul peut être d'une qualité secondaire.

Quant aux pâtées, elles doivent se composer de patates bien cuites, bien écrasées et mélangées de façon à être raffermies avec une certaine quantité de remoulage ou farine d'orge. On peut y ajouter toutes sortes d'herbes ou de légumes à demi-cuits.

Toutes les volailles qui arrivent d'un voyage plus ou moins long, doivent être d'abord mises dans un endroit restreint et clos, muni de sable fin, pour qu'elles puissent se reposer et se poudrer avec calme. Il convient de leur donner peu à boire et très-peu à manger. Pendant deux ou trois jours, on augmente, jusqu'à raison ordinaire, la quantité de nourriture; le boire est donné à discrétion. En tout cas, le pain humecté est la nourriture préférable par excellence et qui supplée à toutes les autres.—(*La Ferme-école*).

Travaux du mois de mars

(Suite)

Des vaches laitières. — Ce mois est d'ordinaire le plus convenable à la naissance des veaux ; néanmoins, dans une grande exploitation, il est très-recommandable de répartir les vélages sur toute l'année, afin d'avoir des veaux et des vaches fraîches vélées dans le temps où le lait et les veaux sont rares et chers.

Avant et surtout après le vélage, les vaches doivent être nourries copieusement. Chez les cultivateurs les plus soigneux, on leur donne de bon foin ; mais cette nourriture n'est pas parfaitement appropriée aux besoins nouveaux des vaches, et sous ce rapport, rien ne nous paraît préférable aux soupes.

Les soupes sont composées de fourrages de différentes espèces hachés et bouillies ou simplement trempés dans l'eau bouillante pour les ramollir. Les fourrages les plus employés sont les balles de grains, la paille et le foin hachés auxquels on ajoute des patates, carottes et betteraves cuites, du pain de lin, du grain moulu, du son, etc. En les préparant ainsi, les aliments secs deviennent plus assimilables et par conséquent plus nutritifs.

Cette nourriture ne doit être donnée que tiède et ne formera pas plus des deux tiers de la ration totale ; l'autre tiers devant consister en paille ou autres fourrages secs.

On n'élève guère que les veaux qui naissent en mars et pendant les mois suivants. Le meilleur mode d'élevage est de les faire boire au seau.

Bœufs à l'engrais. L'engraissement des bœufs mis à l'engrais vers les mois de décembre et de janvier, tiré maintenant sur sa fin ; comme l'appétit des animaux diminue, on améliore la nourriture, on diminue la ration de foin ; on supprime la paille comme nourriture lorsqu'on en a donné pendant les mois précédents, on leur distribue une bonne ration de racines, si on en a à sa disposition, et on augmente la quantité de grains et de pain de lin. Lorsqu'on donne ces derniers cuits ou délayés dans l'eau sous forme de boulette, on fait cette dernière plus épaisse. — J. D. S.

Petite chronique agricole

Le mois s'écoule rapidement, et le beau temps continue toujours de nous réjouir. Seulement il faut remarquer que le froid des derniers jours égalait celui de janvier. Il s'en suit naturellement que nous avons de très beaux chemins depuis quelques semaines, et que le transport du bois, soit de chauffage, soit de construction, se fait avec une rare facilité.

Dimanche dernier, le 13, à l'issue de la grand-messe, l'église de St Onésime a failli être réduite en cendre. Lorsqu'on s'est aperçu du danger que l'on courait, le feu était déjà pris en différents endroits de la toiture. Il y avait été allumé par les flammèches sorties du tuyau de l'église, lesquelles en tombant s'étaient attachées aux bardeaux. On comprend aisément, qu'après 15 jours d'un beau soleil, cette couverture, déjà induite d'un couche de goudron, se trouvait être bien préparée pour offrir un aliment au feu. Grâce à l'empressement des gens à se rendre sur les lieux au premier cri d'alarme, et au zèle qu'ils ont déployé en cette circonstance, on a pu arrêter promptement le fleau destructeur qui menaçait de tout dévorer. Sous la direction de M. le curé Michaud et du Rév. M. S. Vallée, on s'est mis aussitôt à enlever les parties de la couverture atteintes par les flammes, et en peu de temps on a ainsi ôté au feu tout moyen de se propager. Pendant que les uns maniaient la hache et la scie, d'autres transportaient l'eau et sortaient de l'église et de la sacristie les ornements du culte.

Vers midi et demie tout danger était disparu. Un bon tiers de la couverture de l'église, du côté sud, a été ainsi enlevé.

On regarde comme une protection visible de Dieu de n'avoir pas eu à déplorer un plus grand malheur, car au moment même où le feu se déclarait il soufflait une forte brise de nord-est. Dans une paroisse peu fortunée comme celle-ci, déjà fortement endettée pour les constructions de la fabrique, la perte entière et subite de l'église aurait été une calamité. On l'a compris, et samedi prochain, fête de St. Joseph, il sera chanté une messe d'action de grâces.

Au commencement de l'incendie un jeune homme, du nom de Lemieux, a failli perdre la vie : il est tombé avec une couple de

planches du haut du toit sur le plancher, tout près d'un banc. Dans sa chute il s'est fracturé le poignet gauche et plus ou moins contusionné les jambes. On espère qu'il sera bientôt rétabli.

Grâce à la générosité bien connue des Messieurs King de St. Pacôme, on a pu se procurer à l'instant la planche nécessaire pour réparer les dégats causés par cet accident.

RECETTES AGRICOLES

Moyen de prévenir les avortements

Le *Practical Farmer* donne pour excellente la recette suivante : Sulfate de fer (couperose verte) en poudre, deux dragmes ; racine de gentiane en poudre, 1 once. Mélez parfaitement les deux substances et employez le mélange en une seule dose. Cette poudre est un tonique puissant qui augmente la richesse du sang, fortifie les surfaces muqueuses, communique la santé et la force à tout le système, par conséquent rend l'animal capable de conserver son fruit jusqu'au temps convenable.

Une nourriture copieuse et de bonne qualité, est aussi par elle-même excellente pour prévenir les avortements ; mais son effet est meilleur si on l'aide par la poudre précédente. — J. D. S.

Des poux sur le bétail

On trouve dans une correspondance du *Prairie Farmer* un moyen bien simple de détruire les poux du bétail.

Prenez, dit la correspondance, une certaine quantité de lard, faites-le fondre, mélangez avec un peu de soufre et appliquez le mélange sur le dos de l'animal de manière qu'il couvre une espace de six pouces de large de chaque côté de la colonne dorsale depuis la tête jusqu'à la queue. Exécutez cette opération pendant une journée chaude, quand le soleil brille de tout son éclat, et si, après 24 heures, on trouve un seul pou vivant sur l'animal, je ne dis pas que je le mangerai ; mais je puis dire que le pou aura dû être d'une constitution plus forte que tous ceux de la même espèce que j'ai pu remarquer. — J. D. S.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

I

Comment Rodolphe Mortagne sauva la vie à Jaguarita.

(Suite.)

« Au centre du cercle était assise une jeune javanaise de la plus exquise beauté. Devant elle se tenait debout un prêtre du pays que je me rappelai avoir souvent vu à Batavia.

« A côté de ce dernier était un personnage d'une taille imposante et qu'à son riche costume il était aisé de reconnaître comme étant le grand chef, Panatam Daho.

« La musique cessa tout à coup, et j'entendis distinctement le prêtre qui disait à la jeune fille :

— Jaguarita, êtes-vous contente de mourir pour le salut et l'honneur de la maison de Daho ?

« La jeune fille ne répondit pas, et le prêtre continua en indiquant les fondations du bâtiment qui était près de lui :

— Le mauvais esprit réclame un sacrifice. Lui aussi doit avoir sa part dans nos fêtes. La maison doit devenir un tombeau, avant que son toit abrite la tête des vivants. Le sort a prononcé, et c'est toi qu'il a désignée ! Parle, fille de Java ! Es-tu contente de mourir pour Panadam Daho ?

« La jeune fille, dont les bras et les pieds étaient attachés avec des cordes, se débattit dans ses liens comme une panthère dans un filet.

« Ses yeux noirs et où brillait plus de rage que de crainte rencontrèrent le regard froid et glacé du prêtre.

— Je ne mourrai pas ! s'écria-t-elle ; je suis trop jeune pour mourir ! Vous êtes vieux, et la vie, pour vous, a perdu ses

charmés ; mais moi, le sang bouillonne dans mes veines, et le monde a des bonheurs qui me sont inconnus ! Non je ne mourrai pas. — Je ne veux pas mourir pour Panatam Daho !

Un murmure courut dans la foule ; mais un signe du prêtre suffit pour le calmer.

La musique se fit entendre de nouveau, et les paroles de Jaguarita se perdirent au milieu du bruit produit par soixante instruments jouant à la fois.

Mes yeux se dirigèrent vers les fondations auxquelles le prêtre avait fait allusion. Je remarquai un grand trou qui était destiné à recevoir la poutre qui devait soutenir le centre de l'édifice.

Cette poutre était immobile, suspendue à une douzaine de pieds en l'air.

Je ne pus m'empêcher de frissonner.
Je compris que j'allais assister à l'un de ces mystères javanais. . . . reste d'une religion dont l'origine est inconnue, mais dont les temples, vieux de plusieurs siècles, couvrent encore de ruines grandioses les pays de Java et de Sumatra.

Je dois vous dire qu'il est une coutume hideuse qui existe toujours parmi ces tribus, et même à Bornéo.

Lorsqu'on jette les fondements d'une maison qui doit appartenir à un chef, on place dans le trou préparé pour recevoir la poutre de support une jeune fille ou un enfant, selon que le sort en a décidé.

Cette poutre centrale, suspendue comme nous avons dit, tombe de tout son poids sur le malheureux condamné ; et l'on suppose qu'au cri que pousse le mourant, en sentant venir la mort, s'en mêle un autre qui est celui du diable.

Le mauvais esprit, satisfait du sacrifice qu'on lui offre, est censé de quitter la maison pour n'y jamais revenir.

Tel était le sort qui attendait Jaguarita.

Mais c'est horrible ! s'écria Mine Delagrave ; et ce sont là les peuples que vous osez défendre ?

Mortagne sourit.

Et parmi nous, est-ce qu'il n'y a pas aussi des sacrifices que l'on fait au mauvais esprit, dit-il. Combien de jeunes filles qu'on immole pour la prospérité de nos maisons ! Entre les mariages forcés qui, lentement, jour par jour, brisent le cœur, et la poutre qui écrase la tête, en une seconde, mon avis est que l'avantage reste aux Javanais.

Mais je continue mon histoire :

Le prêtre dont les regards n'avaient pas un instant quitté ceux de la jeune fille leva doncement les mains, et fit plusieurs passes autour de la tête de Jaguarita, en répétant des paroles qui étaient inintelligibles pour moi.

Il continua ainsi pendant huit à dix minutes.

Au bout de ce temps, la jeune fille dormait profondément.

Vous croyez qu'elle était magnétisée ? dit Henri Delagrave.

Sans aucun doute. Le vieux prêtre, les yeux dilatés et le regard d'une fixité terrible.

Comme le vôtre ; en ce moment, interrompit Varina, en riant. Parole d'honneur, je ne serais pas étonnée d'apprendre que monsieur Rodolphe, Mortagne possède le merveilleux pouvoir dans lequel il a tant de foi !

Peut-être ! dit Rodolphe ; mais pour en finir, car j'ai peur de vous ennuyer. Le prêtre s'approcha de nouveau de la jeune fille.

Par la volonté de l'esprit qui parle par ma bouche, dit-il, je l'ordonne de répondre, Jaguarita.

La jeune javanaise trembla violemment.

Ta volonté est la mienne, dit-elle.

La voix du prêtre se fit encore entendre ; mais cette fois elle était puissante et pleine de menaces.

Es-tu prête, dit-il, à donner ta jeune vie pour la prospérité et la grandeur de la nation et de la maison de Daho.

Les traits de Jaguarita se contractèrent d'une manière horrible.

Le prêtre fit un simple signe de la main, et aussitôt elle se calma.

Il répéta sa question.

La condamnée entrouvrit les lèvres, et dit d'une voix lente mais intelligible :

Je suis prête.

Un frémissement se répandit de proche en proche dans la

foule ; puis il y eut une clameur à laquelle se mêla le son de la musique.

Panatam Daho prononça ensuite quelques paroles, et la foule dans un état inoui d'effervescence, suivit son chef dans une longue construction en bambou que je présumai être la salle du festin.

Jaguarita resta seule endormie et attachée sur une chaise d'osier.

Cédant à une impulsion irrésistible, je sortis de ma cachette et je m'avançai vers elle.

Ma résolution était prise.

Je voulais, à tout prix, sauver cette belle et charmante créature.

Et si elle n'avait pas été une charmante créature ? demanda Henri Delagrave.

M. Mortagne, qui a tant de respect pour les vieilles coutumes Javanaises, l'aurait assurément abandonnée à son destin ! dit Varina. Mais nous interrompons l'histoire.

Elle touché à sa fin, répliqua Rodolphe. Je réfléchis que le village n'était pas à plus d'un quart de mille de la crique où mes amis m'attendaient dans le bateau.

Jaguarita n'était qu'une enfant, et ses formes gracieuses comme celles d'une autlope ne devaient guère peser dans les bras d'un homme dont les muscles éprouvés par un long exercice étaient de fer. D'ailleurs, je pouvais arriver jusqu'au bateau avant qu'on se fût aperçu de sa disparition. En un mot, j'étais décidé à sauver Jaguarita.

En deux coups, avec mon couteau de chasse, je la débarrassai de ses liens, et la plaçant sur mon épaule, je m'enfonçai dans les fourrés du bois.

Je devais bien avoir franchi la moitié de la distance qui me séparait du rivage, lorsque des cris s'élevèrent derrière moi.

On avait découvert l'enlèvement de la victime.

Je fis appel à mon courage, et je précipitai ma course. Mais il me restait encore à franchir la hauteur d'où j'avais aperçu la fumée du village de Daho.

J'en avais déjà atteint le sommet, quand un cri de triomphe m'avertit qu'on nous avait aperçus.

Bienôt j'entendis le sifflement des flèches autour de mes oreilles. Je me lançai, à toute jambe, dans le sentier qui conduisait à la crique.

Mais il était déjà occupé par les Javanais.

Dix ou douze noires figures se précipitèrent hors des fourrés, et me barrèrent le chemin.

(A continuer.)



AVIS

UN Ordre de Son Excellence le Gouverneur-Général en Conseil, en date du 4 Février 1870, publié dans la Gazette du Canada du 12 du même mois, autorise le prélèvement de certains peages sur tout vaisseau s'arrêtant à aucun des quais ci-après nommés, et sur tous effets et marchandises qui seront déposés sur ces quais ou qui en seront enlevés, savoir : A. Rimonski, Rivière-du-Loup, Rivière-Ouelle, Malbaie, Eboulements, Îlot, et Berthier.

F. BRAUN, Secrétaire.

Ottawa, 11 Mars, 1870.

AVOINE DE NORVÈGE, A VENDRE. — Le soussigné, offre en vente cent minots de cette avoine récoltée à Ste. Anne l'été dernier, et supérieure à celle achetée aux Etats-Unis. — Prix : le minot, \$5 ; 1/2 minot, \$3 ; 1/4 de minot, \$2.

FIRMIN H. PROULX,

20 janvier 1869. Editeur de la Gazette des Campagnes, Ste. Anne de la Pocatière.